

Pour une pédagogie de la convergence

Claude-André Dessibourg

Neurologue FMH, Chargé de Cours à l'Institut de Pédagogie Curative de l'Université de Fribourg

L'histoire de la pensée est celle d'un balancier entre raison et intuition. Les domaines des soins et de l'éducation n'échappent pas à ce mouvement perpétuel. Ces deux approches ne sont en réalité pas exclusives mais procèdent d'une dialectique commune.

Introduction

A la lumière d'un bref rappel historique, on évoquera ici l'avènement discret, puis le triomphe par étapes successives de l'esprit scientifique par opposition aux doctrines et aux coutumes. L'analyse cartésienne ne suffisant toutefois pas à comprendre l'être humain dans sa réalité infiniment complexe, diverses tentatives d'un troisième type, celui de la subjectivité ont vu le jour: l'émergence, à la fin du XIX^e siècle, de la psychanalyse, avec ses descriptions et ses excès puis, actuellement, l'éclosion tous azimuts de médecines dites «naturelles», aussi magiques qu'ésotériques, tendent les sirènes de leurs espoirs à la fois aux croyants des dogmes anciens et aux esprits du Siècle des Lumières.

L'approche clinique du soignant (dans le sens large du terme) avec les patients (dont le terme est noble: «patere», celui qui souffre) et avec les personnes handicapées physiques ou mentales est sans doute celui de la *convergence*.

Le triomphe de l'analyse

Après des millénaires dominés par les pythies, les chamans, les druides et les docteurs de la loi, la science émergente dut se cacher. Pour exemple, Copernic, étudiant en astronomie, en médecine puis en droit canon (intéressante trilogie!) aux Universités de Cracovie, Bologne, Padoue et Ferrare (les équivalences allaient de soi, à l'époque, dans l'Europe des connaissances ...), puis chanoine de Frauenburg et docteur en théologie (dont le nom variait de Kopernik à Corpernicus pour faire «politiquement correct» face à l'Eglise alors toute puissante), ne dut-il pas cacher ses conceptions révolutionnaires? Ce n'est pas sans crainte qu'il reporta en effet la publication de ses découvertes de 1515 à 1543, date à laquelle son livre parut à Nuremberg.

En lieu et place d'un dogme biblique (*la terre est au centre de l'univers*), l'observation factuelle et la vérification rigoureuse d'une hypothèse imposèrent à l'évidence une conception nouvelle.

Galilée, lui, reprit les idées de Copernic en y ajoutant son propre génie et publia son livre à plus de mille exemplaires sans l'*imprimatur* de la Curie romaine; il fit par la suite l'amère expérience de la Contre-Réforme ...

Tant d'autres fins esprits, de Descartes à Pascal, de Bernouilli à Claude Bernard ont parcouru ces chemins de la connaissance où le cerveau gauche, «celui des mathématiques» prit l'ascendant sur une conception théologique du monde. Plus tard, Broca, Joule et Charcot parmi tant d'autres avant les déferlantes du monde anglo-saxon, ont brillamment illustré la démarche, alors triomphale, des sciences plus ou moins «exactes». Plus près de nous, les neurosciences empruntèrent tour à tour des éléments à la physique, la biologie, la statistique et, à l'heure actuelle, à la génétique, pour élaborer leurs concepts. Ces derniers furent d'ailleurs l'objet de constantes remises en question, propres aux esprits critiques.

La complexité du vivant

Toutefois, la conception physico-chimique du monde et surtout de l'homme a ses limites et ne saurait être réduite à un modèle dominant. L'infinie multiplicité des paramètres oblige en effet à quelque modestie et contraint à prendre du recul. Rappelons au passage que de nombreuses découvertes, de Pasteur à Koch, de Faraday à Fleming sont nées grâce à l'esprit d'observation d'un seul homme *puis* ont été raffinées et transcrites en réalités technologiques par des équipes successives de scientifiques. Tout en gardant rigueur et méthodologie cartésiennes, l'approche de l'être humain se doit de conserver la distance utile et nécessaire pour ne pas réduire le patient à un organe, à une cascade de neurotransmetteurs, à un quotient d'intelligence ou à un réceptacle de réactions pharmacologiques.

Grande en effet est la tentation de perdre la vue d'ensemble, celle de l'humain et de céder in toto aux sciences dites pures. La personne handicapée ou le malade ne sont en effet ni une équation mathématique, aussi élaborée soit-elle, ni une addition de logarithmes. La richesse des paramètres humains ne peut de facto entrer dans un seul modèle. Il a bien fallu d'ailleurs s'habituer au fait que les *sciences humaines* restent toujours qualifiées de «pseudo-scientifiques» par leurs aimables cousins des *sciences exactes*. Notons de manière intéressante que *l'économie*, malgré son armada d'ordinateurs omniprésents,

est intimement liée aux convulsions de la Bourse, à la politique et aux pulsions des investisseurs. De même, *les sciences juridiques*, dont la cohérence interne va parfois jusqu'au pusillanisme procédurier dépendent largement du «prince» (doge, *dux*, *duce*, roi ou empereur), du parlement qui s'entredéchire et instaure les lois (en toute subjectivité politicienne) ou tout simplement de l'évolution et de la pression sociale (que ce soit au sujet du lien conjugal, de l'euthanasie ou des lois sur les étrangers, depuis les Athéniens jusqu'à nos jours).

La *médecine* est elle-même le point de fusion entre l'art du thérapeute en un colloque singulier avec son malade et une multitude d'emprunts technologiques et scientifiques. Friande d'efficacité (essentiellement depuis le XIX^e siècle), elle se voit enfermée dans des sous-disciplines de plus en plus morcelées. A titre d'exemple, les spécialistes de terrain deviennent des sortes de généralistes face à des chercheurs vouant l'entier de leur carrière à une seule affection. Et le praticien de cultiver parfois des complexes d'infériorité face à un biochimiste moléculaire et ses isomères. Les articles spécialisés s'enferment eux-mêmes dans des langages de chimie analytique ou de génétique imperméables au clinicien; une partie des publications adopte d'ailleurs une langue de bois pour finir invariablement par la phrase stérile: «des études complémentaires sont nécessaires pour vérifier telle ou telle hypothèse».

Le retour du balancier

En d'autres termes, une première vague de fond que nous qualifierons de copernicienne ou de cartésienne, puis une seconde déferlante scientifique au Siècle des Lumières, amplifiée aux XIX^e et XX^e siècles ont profondément remanié notre manière de penser. Ces élans euphoriques du rationnel sont toutefois venus buter sur la complexité de l'homme et de la société. Loin des concepts philosophiques et religieux anciens, d'autres modèles ont alors tenté d'émerger, basés sur l'introspection, la description, une manière de mûrissement subjectif: retour d'une casuistique chère au jésuite, émergence du descriptif face à la dictature des statistiques. Il est évident que plusieurs de ces mouvances ont apporté des pierres intéressantes à la connaissance de l'être humain. Je pense à Freud, Jung, Adler et à l'éclosion psychiatrique des XIX^e et XX^e siècles. Brillantes approches de l'être psychique et qui néanmoins ne tardèrent pas à s'enfermer dans leurs excès, leurs chapelles, leurs idiomes, leur langage abscons, en un mot leur propre sectarisme. Chacun à son tour eut tendance à se retrancher derrière les tests de Monsieur X ou Madame Y, son petit quotient, sa covariance ou son écart-type. D'aucuns les ont appelés par dérision «scientisme», ravalant ces analyses à des dialectiques

plus proche de la magie que de la raison. Alors que notre environnement cognitif n'a jamais été aussi riche, on assiste enfin, à l'heure actuelle, à une prolifération des mages, de guérisseurs de tout poil, d'ésotérisme, de méthodes dites «naturelles» et de «peutes» auto-proclamés de tout acabit, ce au nom d'une compréhension globalisante de l'homme.

La convergence

D'une dualité *croiances théologiques – triomphe de la raison*, on est donc passé à un binôme *sciences exactes – sciences humaines*. Eternel balancement entre la théorie, par essence réductionniste et la pratique, accusée d'anecdotique. Un phénomène nouveau rehausse encore cette dualité.

Récemment apparue, l'informatique, avec sa logique binaire, offre *d'une part* une capacité *quantitative* de stockage et de triage des informations largement supérieure à celle du cortex humain. Pensons également au dieu émergent que toutes les bouches vénèrent sous le nom d'Internet (la Toile), avec ses milliards de pages disponibles en un clin d'œil (pour ne pas dire en un clic de souris), et dont les jardins immenses se révèlent être plus souvent une jungle inextricable qu'un paradis d'Eden.

D'autre part, et c'est là que réside le paradoxe, on voit naître, sur ce marais des connaissances factuelles, auprès d'associations de malades, chez nos propres étudiants ou tout simplement dans chaque esprit curieux, une envie de concret, d'exemples, de témoignages, de séminaires, de «chats», de groupes de discussion. En d'autres termes, d'un besoin *qualitatif*, par opposition au statistique. Retour de la jurisprudence par rapport à la loi, de l'exception par rapport à la règle, de la casuistique par rapport au droit canon, de la clinique percevant l'être humain dans son ensemble par rapport à la théorie des organes. On ressent le désir intuitif d'une pédagogie de l'individu. Ce retour au colloque singulier dans un monde en route vers la globalisation et le besoin d'identité dans une culture multimédia relèvent probablement d'une même tendance.

Un mot encore à propos de la littérature, en tant que phénomène créatif, ou des arts en général. Toute civilisation digne de ce nom a produit des artistes. Au-delà des phénomènes de pouvoir (guerres, conquêtes, luttes économiques), c'est bien à travers les lettres, la peinture, la musique, l'architecture qu'un peuple nous a laissé une image de lui-même. A savoir une expression souvent irrationnelle et intuitive de l'âme humaine. Quoi de plus émouvant qu'une trace élégante dans la grotte de Lascaux, une mosaïque de Pompéi, un minaret ou l'arche d'une cathédrale? Les évocations à la fois subjectives mais tellement exactes (j'allais dire scientifiques!) de la made-

leine chez Proust ou du désir chez Baudelaire nous confondent de bonheur. Les exemples sont légions. Au-delà de toutes les très intéressantes études de la psychologie ou de la physiologie, ces approches artistiques restent une expression irremplaçable de la personnalité humaine.

A titre de (très provisoire) conclusion

Le balancier de l'histoire a voulu quelque part opposer Copernic aux croyances, Descartes aux doctrines, l'esprit rationnel aux poètes, les sciences dites exactes aux sciences humaines. Si ces antithèses apparentes ont pu faire progresser la civilisation, il n'en demeure pas moins que les richesses de l'individu et la complexité des interactions psychosociales nécessitent à la fois l'étude précise d'un phénomène physique ou biologique et une vue d'ensemble, parfois plurielle et contradictoire de la personne et de la société.

Cette problématique est centrale, en particulier pour le médecin, le pédagogue, l'enseignant spécialisé.

Nourris par une formation cartésienne et humaniste, les soignants et le personnel éducatif trouvent donc leur place au carrefour d'une méthodologie rigoureuse et d'une conception individuelle de la personne. La *convergence* du

scientifique et de la clinique, issue de la dualité d'opposition entre les sciences exactes et les sciences humaines, nous semble donc s'inscrire dans la tendance résolument moderne d'une compréhension synthétique de la *différence*.

Cette différence interculturelle et interindividuelle ne peut être appréhendée que grâce à un humanisme le plus large possible, allant des mathématiques à la création artistique, de l'imagerie médicale à l'appréhension de la réalité socioéducative de l'individu. «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme» écrivait déjà Rabelais. Le physicien de haut vol, John H. Reiser, co-inventeur du disque compact, disait: «ce dont l'homme a le plus besoin, c'est d'éducation». A l'heure à la fois de l'expansion mais aussi du morcellement du savoir (en 1823 déjà, Lamennais affirmait que la science nous «donne une idée sur l'étendue de notre ignorance»), il nous semble utile et nécessaire d'humblement plaider pour la *convergence* de la science «dure» et de ce que nous appelons ici la «clinique»; le cerveau gauche (réputé rationnel) ne saurait en effet se passer du cerveau droit (dont on prétend qu'il est le siège de l'intuition).

Laissons le dernier mot à Einstein lui-même, que l'on ne peut décidément soupçonner d'être non scientifique. N'a-t-il pas déclaré que «l'imagination est aussi importante que la connaissance»?

Références

- Bariety M, Coury C. Histoire de la Médecine: Paris: Fayard, collection «Les grandes études historiques»; 1963.
- Barilier E. Contre le nouvel obscurantisme; éloge du progress. Genève: Zoé;1995.
- Braun CMJ. Neuropsychologie du développement. Paris: Flammarion; 2000.
- Dessibourg CA. Le personnel éducatif spécialisé: un observateur privilégié dans une équipe pluridisciplinaire. Pédagogie spécialisée CSPS/SZH 2004;11:29-31.
- Dessibourg CA. Déficience mentale et polyhandicap: de nouveaux défis. Schweiz Arch Neurol Psychiatrie 2005;2:759.
- Fourastié J. Idées Majeures. Pour un humanisme de la société scientifique. Paris: Gonthier, collection «Médiations»;1966.
- Hyman SL, Levy SE. Novel Therapies in Developmental Disabilities - Hope, Reason and Evidence. Rochester, New York, in: Mental retardation and developmental disabilities research reviews 2005;11:107-9.
- Jacob F. La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité. Paris: nrf Gallimard, collection «Bibliothèque des Sciences humaines»; 1970.
- Koyré A. Etudes d'histoire de la pensée scientifique. Paris: nrf Gallimard, collection «Bibliothèque des Idées»; 1973.
- de Lagarde P. Le grand duel: esprit nomade, culture sédentaire. Paris: Buchet-Chastel; 1997.

Correspondance:
Dr Claude-André Dessibourg
Rue de Lausanne 80
CH-1700 Fribourg
cadessibourg@yahoo.fr